

la *Cyropédie* de Xénophon. Jacques s'empessa de déférer à ce désir : il entreprit sans répugnance un travail dont il comprenait toute l'utilité pour sa nouvelle patrie.

« J'ay tousjours estimé , écrivait-il longtemps après , dans son excellent *Advertissement et remonstrance aux censeurs de la langue françoise*, que ce n'est moins d'honneur de bien traduire que d'inventer. Et diray plus, que les translateurs ont plus apporté de profit aux Romains et François, que les autheurs mesmes ; et sans iceux , l'Italie, la France et Allemaigne seraient abysmées en profonde ignorance. Les autheurs plus signalez , qu'ont-ils faict autre chose que traduire, imiter, refaire, desguiser et compiler les inventions d'autruy ? Conférez les Grecs aux Latins, vous trouverez que Plaute et Térence ne sont autre chose que Ménandre et Aristophane desguisez ; Cicéron, orateur tant estimé, imitateur et singe de Démosthène ; Virgile, poète sans pair, translateur de Théocrite, Hésiode et Homère. Justin, par ses épitomes, a faict perdre l'histoire de Trogus Pompéius, le premier de son temps ; et peu s'en a fallu que Florus n'en ayt faict autant de Tite-Live. Bref, les plus grands autheurs se sont emplumez, sinon par larcin, du moins par imitation des œuvres d'autruy. Telle est la vicissitude de toutes choses, et la condition des influences célestes. »

Cette manière d'envisager l'invention littéraire était plus neuve du temps de Vintimille, elle était surtout plus nécessaire qu'elle ne le serait aujourd'hui. Notre vieille langue avait son génie sans doute ; mais elle ressemblait à ces arbres qui, faute de culture, ne produisent que des fruits médiocres. Rabelais, dans la prose, et Marot, dans la poésie, avaient montré ce qu'elle pouvait ; mais, sous leur plume habile, elle n'avait guère exprimé que la gaité